

Gérard Cartier

Le retour de Graz

Mon père avait retrouvé dans une armoire de la ferme de Carrue où il est né, face aux contreforts de Chambaran, l'un de ces jeux de l'oie qu'on offrait jadis aux enfants en croyant peut-être, tout en s'octroyant une heure de répit, leur apprendre un peu de philosophie sous le déguisement des images. Et lui, toujours si discret, si réservé, s'était mis à rire doucement, comme un enfant, malgré l'occasion qui nous amenait là, la lourde 203 hissée dans les collines enneigées pour assister à l'ultime voyage d'Alice, sa sœur, une vieille fille qui tant d'années nous avait accueillis le dimanche sur la terrasse de la grosse maison de famille qu'elle nous semblait immortelle – qu'elle l'est devenue, à jamais dressée sur le seuil, frêle et sévère dans sa perpétuelle robe noire mouchetée de fleurs blanches, les yeux riant dans son visage à peine plissé, ses cheveux de cendre tirés sur la tempe, une mèche folle soulevée par la brise montant du vallon, un couteau à la main, l'autre dans la poche de son tablier d'où émerge une botte d'herbes aux feuilles dentelées, et sur le drap noir, se détachant terriblement, la tête ronde et pâle de l'os du coude saillant de biais, séquelle d'une fracture mal réduite – Alice la douce, la patiente, qui nous était à tous, frères, sœurs et neveux, une seconde mère. Les volets de la salle de ferme étaient à demi-fermés, deux employés des Pompes Funèbres préparaient la levée du corps, les tréteaux déjà dressés contre un mur, des couronnes de lys et de pivoinies blanches alignées sur la grande table sous des voiles de tulle, comme pour une noce, n'étaient les rubans de lettres métalliques qui y étaient agrafés. Mon père avait retiré le jeu de l'oie de son étui et l'avait déplié sur la table, parmi les fleurs, sans paraître remarquer la gêne qui avait saisi l'assistance, et nous l'avions vu suivre de l'index le long ruban d'images, jusqu'à la case de la *prison*, celle d'où l'on ne sort pas si personne ne vous y remplace. Et là, s'immobilisant : *En rentrant de Graz...*

Jusqu'alors, je n'avais rien su de ses années de lager. Non qu'il en ait beaucoup dit ce jour-là, quelques mots évasifs, à demi incohérents, mais ce peu fut pour moi une révélation. J'avais quinze ans, j'entendais le nom de *Graz* pour la première fois. Je crus que c'était un camp de Pologne ou de Silésie, l'un de ces enclos électrifiés que même à quinze ans, sans y avoir mis les pieds, on a déjà longuement fréquenté, un village fantôme grelottant sous le vent de la Baltique où des rangs de spectres en pyjamas rayés attendent immobiles, les pieds dans la boue, que la faim les emporte, ou l'épuisement, ou le typhus, alignés face aux capotes noires et aux chiens, sous la pluie qui tombe sans discontinuer, noyant les allées, gâtant les baraquements de planches goudronnées au fond desquelles d'autres spectres gisent, cloués dans d'étroits casiers superposés, leurs bras osseux jaillissant d'un lambeau de couverture, derniers spécimens d'un ordre d'insectes disparus, aux ailes mitées, aux membres trop grêles pour soutenir leur tête monstrueuse percée de deux orbites sombres – mythique lieu d'infortune que ce nom âpre, GRATZ, semblait résumer. Les croquemorts allaient et venaient, une corbeille de galons de crêpe piqués d'une épingle passait de main en main, mon père rêvait toujours, les yeux plissés, oubliant la ferme plongée dans la pénombre et, au sommet des escaliers, la chambre glacée où Alice était couchée pour la dernière fois, d'où s'écoulait une faible odeur de chair flétrie que le parfum délicat des fleurs ne parvenait pas à cacher.

Plus tard, en mettant bout à bout des bribes de souvenirs extorquées par la ruse, j'ai su qu'en rentrant de Graz mon père avait retrouvé sous le lit de son enfance, avec la bouillotte de caoutchouc et le pot de chambre émaillé, la boîte de carton du jeu de l'oie qui l'attendait sous la poussière, et que le soir même, encore crasseux du long voyage en train à travers l'Autriche, l'Italie et la Savoie, à peine apaisée la faim dévorante qui l'avait presque réduit aux nerfs, il avait ouvert la planche colorée sur la grande table de la ferme et, le doigt errant de case en case, il avait entrepris de raconter son aventure à la famille réunie pour l'occasion. Et peut-être, atteignant la prison, son petit rire modeste, sarcastique, satisfait.

L'électricité était encore coupée, la brise pénétrant par les fenêtres béantes faisait vaciller la flamme sous le verre fendu de la lampe à pétrole posée au milieu de la table, des ombres gigantesques frissonnaient sur les murs, légère assemblée de fantômes secoués par moments de spasmes, comme si les générations de paysans qui avaient vécu ici, brusquement arrachés à la glaise des collines, se penchaient sur l'épaule des vivants pour écouter le récit de leurs épreuves et que, se souvenant des tranchées, des disettes, des épidémies foudroyantes qui ravageaient autrefois les campagnes, ils suffoquaient de chagrin. Là, au milieu des miettes du repas, devant son verre encore à demi rempli de piquette, ayant amené à lui pour se donner une contenance le jeu de l'oie oublié sur le buffet, il avait dit la *drôle de guerre* et la défaite, cherchant ses mots, regardant machinalement les images bariolées, et sans doute s'était-il pris au jeu, le doigt posé sur le long serpent chromographié qui semblait s'animer sous la clarté mobile de la lampe, en tirant la matière de son récit, déformant peut-être la réalité pour mieux coller au contenu des cases – c'était d'ailleurs si loin, si loin le camp d'instruction de Nevers et la longue attente dans des camps de fortune à l'abri des fortins de la ligne Maginot, si loin les combats désespérés des Ardennes, la brève retraite, les trains de marchandises bondés de prisonniers et les camps de transit, et même Graz appartenait déjà à un autre siècle. Il s'était attardé sur la case de la *Prison*, un sombre cachot d'Ancien Régime nanti de chaînes et de barreaux, disant doucement : *Ce n'était pas une prison comme on l'imagine, comme infirmier je sortais dans la journée...* Mais les autres, rassemblés autour de la table, les anciens qui s'affligeaient dans le plâtre, et leurs descendants, silencieux sous les spirales des rubans à mouches qui grésillaient insupportablement – la mère déjà vieille et racornie qui retenait des larmes ; le père raide sur sa chaise, sa moustache entre les dents, qui peut-être n'écoutait que d'une oreille et évaluait déjà, avec la bouche supplémentaire à nourrir, la force de travail qui lui était brusquement rendue ; les onze frères et sœurs (ne manquaient que *le Marcel*, disparu dans la débâcle du Vercors, et Séraphine, qui venait de s'enfuir avec un camionneur), et au milieu d'eux, fluette, presque belle dans son corsage blanc aux manches bouffantes, telle qu'on la voit sur les petites photographies d'après-guerre, sévère pourtant, ses cheveux épinglés sur les tempes, comme si elle savait que son destin ne l'enlèverait jamais à ces collines perdues, Alice, la sœur aînée – eux donc, qui n'avaient jamais bougé de Carrue et découvraient le monde à travers la volute d'images que mon père parcourait du doigt, eux ne voyaient qu'une cellule sombre, des verrous et des rats.

En reprenant la 203 pour suivre le fourgon qui emportait Alice vers le petit cimetière de Serre, mon père m'avait tendu la boîte du jeu de l'oie qu'il avait cachée sous son manteau en quittant la ferme. Je l'avais gardée sur mes genoux et, tandis que le convoi funèbre descendait prudemment du coteau enneigé, ce qui restait de la tribu des frères et des sœurs charrié dans sept ou huit grosses voitures de ménage échelonnées sur le

versant, chacune traînant un léger panache de vapeur, je me suis mis à rêver à ce *Graz* énigmatique tout à coup surgi des ténèbres du siècle. Le cortège a serpenté dans les bois de Carrue, de sombres taillis mités par la neige, puis nous avons longé des fermes boueuses, des petits jardins de femmes où seuls pointaient des tuteurs nus et les tiges sèches des passeroses, et, passée la Dorienne, nous nous sommes mis au pas, processionnant dans la vallée derrière le fourgon d’Alice, un gros Citroën Tube qui, hier, transportait peut-être des carcasses de porcs ou des sacs de noix et qu’on avait le matin même transformé à la hâte en corbillard en nouant aux portières des bandes de crêpes noirs. À présent, nous glissions en silence dans un pays inconnu, une steppe de neiges blafardes estompée par la brume que seuls découpaient les longs fils des clôtures tendus à travers champs, l’étendue immaculée piquetée de loin en loin par les pas d’un chasseur ou d’un chien en maraude et, presque malgré moi, le front contre la vitre embuée, regardant défiler les prairies, les hameaux, les rangs de noyers, j’y superposais l’image que je m’étais faite des camps de Silésie. Tout ce que je voyais – un vieux hangar de planches, une clôture barbelée où restaient accrochés les lambeaux d’une veste, un épouvantail titubant dans la neige – était un morceau du puzzle qui, assemblé, me restituerait l’image du lieu mystérieux qui avait pour nom *Graz*.

Pendant que la petite foule franchissait les grilles du cimetière à la suite d’Alice, j’étais resté dans la 203, garée sur le parking attenant. Une brume légère flottait encore sur les fonds de Serre. Du mur d’enceinte, couronné de neige, ne dépassaient qu’une coupole coiffée d’une croix brisée et quelques ifs ébouriffés à peine farinés de givre. J’imaginai la dalle renversée dans l’allée, la cavité obscure où les fossoyeurs essayaient de descendre le cercueil – même menuisé aux dimensions d’Alice il était trop grand pour l’embrasure, il fallait l’incliner et le faire passer de biais, la caisse vacillait dangereusement dans la boucle des cordes, les croquemorts pestaient entre leurs dents, s’interpelaient sans se gêner, ils auront dû forcer pour l’insérer dans le peu d’espace encore disponible dans le caveau. Puis frères et sœurs se sont avancés un à un et ont béni le trou j’imaginai la terre glacée Alice recroquevillée dans sa robe blanche au fond des ténèbres, entendant tout, les poignées de terre frappant le couvercle, les consolations du diacre, les voix familières murmurant des paroles inconnues, Alice enfermée dans l’éternel hiver, ne comprenant pas, saisie d’effroi. L’adolescence est l’âge des cauchemars. L’un d’eux m’a longtemps poursuivi, et parfois me visite encore. Il y avait eu tant de morts dans la famille que les derniers n’avaient droit qu’à un fond de concession, on les faisait entrer de force dans des coffres exigus comme des boîtes à chaussure qu’on enfonçait dans le talus en disloquant les planches pourries où gisaient les précédents ; j’étais couché parmi eux, non loin d’Alice, je l’appelais du fond de ma caisse, elle se taisait cruellement.

La cérémonie avait pris fin brutalement et, les adieux expédiés, chacun s’était précipité dans sa voiture. De retour à Grenoble, mon père avait repris le jeu, que je m’étais déjà inconsciemment approprié, et ce fut comme si nos deux vies, un moment réunies dans le nom de Graz et dans la mort d’Alice, se séparaient de nouveau. Je redevins cet adolescent étourdi et sans passé qui se disposait à un monde d’où l’épouvante avait disparu.

Gérard Cartier, né en 1949 à Grenoble. Ingénieur (tunnel sous la Manche, liaison Lyon-Turin, etc.). Derniers livres : *Tristan*, poèmes (Obsidiane, 2010) ; *Cabinet de société*, récits (Henry, 2011) ; *Le voyage de Bougainville*, poèmes (L’Amourier, 2015) ; *Du neutrino véloce*, récit (Passage d’encre, 2015). *Le retour de Graz* est un chapitre d’un roman en cours d’écriture (*L’oca nera*).